

insère, dans ses bulletins bibliographiques, une liste, sinon complète, du moins étendue de publications en langue catalane.

D'autre part, *The Athenæum* continue, sous le titre général de *lettres espagnoles*, la publication d'une série d'articles sur le mouvement intellectuel catalan et la renaissance du parler catalan. M. A. Rovira y Virgili, qui donne des chroniques catalanes à la *Veü* et castillanes à la *Publicidad*, a résumé les premiers parus de ces articles et nous lisons dans la *Veü de catalunya* du mercredi 14 janvier que « *caldrà, més endavant, fer-ne una Critica de conjunt* ». Attendons cette critique, pour en parler à notre tour.

Enfin, la section bibliographique de *l'Athenæum* contient souvent d'intéressantes critiques de livres catalans : voir, p. ex., dans le numéro du 4 novembre 1919 celle du livre de M. Fr. Curet sur *l'Art dramatique dans la renaissance catalane*. On pourra comparer cette critique avec l'article auquel a donné lieu ce même volume dans le *Supplément littéraire* de *The Times* (numéro du 20 novembre 1919) sur *le Théâtre Catalan et le diable*. C'est un érudit travail de synthèse, sans grandes nouveautés, au surplus.

Signalons, pour finir, les curieuses interviews prises à M. J. Romain par un rédacteur de la *Veü* qui signe E. Dans la troisième et dernière (*conversant amb Jules Romain; La Nostra literatura : L'obra de Catalunya en el món*), insérée dans la *Veü* du lundi 12 janvier, M. Jules Romain déclare que « lorsque les Catalans feront la statue de la Catalogne, ils ne l'assoieront pas sur un affût de canon ». Belle syathèse de l'esprit catalan moderne, qui en est aussi la plus grande louange, à notre humble avis.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES TCHÉCO-SLOVAQUES

Reprise. — La revue la *Nation tchèque*. — Le Président Masaryk. — La nouvelle « matièretchèque ».

Quelle intense émotion à reprendre, encore en exil, ces *Lettres tchèques* dont les dernières paraissaient au moment même de l'entrée en guerre de l'Autriche contre la Serbie, dans un numéro qui ne devait même plus m'atteindre. J'y rappelais quel honneur ç'avait été pour Kaizl d'être le premier Tchèque entré dans un ministère de la Monarchie... Bien mince honneur, qui nous avait été pourtant si grande bonne nouvelle en son temps ! Et aujourd'hui il n'y a plus de monarchie ; la Bohême est maîtresse de ses destinées ; nous-mêmes, Slovaques, les éternelles victimes des

Magyars et de leurs Juifs, nous voici libérés ! Et c'est cela peut-être le plus étrange de tout ! Nous habitons un édifice en délabre, mais qui avait comme une « habitude de tenir »... Aucun de nous n'espérait pour lui-même en sortir. Toutefois, si l'appartement tchèque y avait les murs les plus solides, la prison hongroise avait pour nous d'encore plus solides verrous. Nous sommes libérés de ces Asiatiques et rendus aux nôtres... Dieu soit loué ! Car c'est à peine croyable, même au prix des événements formidables de ces cinq dernières années. Et quand, au lieu de *République*, on dira *Confédération* tchécoslovaque, tout sera pour nous au mieux dans le meilleur des mondes. En attendant, espérons que les Tchèques ne nous traiteront pas en minorité de frères mineurs. Notre langue est plus ancienne que la leur et nous y tenons. Le testament de Svetozar Hurban-Vajansky nous est cher. Nous sommes les frères égaux des Tchèques, mais nous nous accorderions mal d'une tutelle d'aînés à cadets. Bon pour le régime hongrois ces façons-là !... Nous sommes en République, nous assure-t-on.

Le premier devoir maintenant est de nous remettre immédiatement au travail. Nos sociétés artistiques et musicales déjà se sont réveillées et ont promené, les unes à travers la Suisse et la France, les autres seulement en Suisse, les efforts de la propagande en faveur de l'art national. Les expositions de la société *Manes* à Berne et à Bâle ont démontré une fois de plus les relations étroites de la peinture moderne de Prague avec Paris. La société *Manes* — du nom du fondateur de l'école tchèque moderne — est la plus vaillante et la plus vivace de nos sociétés d'artistes. Les noms de MM. Preissler, Svabinsky et Uprka en furent la plus pure gloire. Et l'on se rappelle peut-être les magnifiques solennités en l'honneur de Rodin dont elle avait été l'instigatrice à Prague. Les concerts de l'orchestre du Théâtre National, sous la direction du maître Karel Kovarovic, ont eu un encore plus grand succès. Puisse la musique de Smetana, de Fibich, de Novak, de Suk et d'Ostrcil trouver bientôt à s'acclimater en France où l'on a toujours eu beaucoup trop la tendance de croire que Dvorak fut le représentant unique de l'art musical tchèque.

Quant à une « offensive » littéraire tchèque, il faut aussi l'espérer pour les temps meilleurs où l'on aura le temps de lire, de traduire quelques-uns de nos romans les plus révélateurs, mais

dont la longueur ordinairement n'est pas... faut-il dire le moindre défaut ou la moindre qualité ?

En attendant, une revue en français, la **Nation Tchèque**, toujours sur la brèche pendant ces années inoubliables, a mené le bon combat et a profité de la sage et habile direction du maître Ernest Denis. Son activité finit avec le triomphe de la cause. Mais les volumes que constitue cette revue demeurent un document historique de premier ordre. Certaines pages de M. Ernest Denis y sont des fragments de fresques historiques qui surpassent de beaucoup la simple actualité même d'une période héroïque... Je n'en discute pas l'impartialité absolue. M. Denis est protestant. Moi aussi. Mais les premiers errements de la république tchécoslovaque furent à l'égard du catholicisme : or il fut un peu maladroit de vouloir susciter un schisme national, dont le moindre était de rappeler singulièrement le *los von Rom* des députés allemands de Bohême. Mais j'ai vécu trop loin du pays pour voir à l'œuvre les débuts du gouvernement Masaryk.

Je regrette particulièrement de n'être pas à même aujourd'hui d'inaugurer ces chroniques — elles aussi plus libres que jamais, je l'espère — par un tableau de la très grande activité littéraire, économique et pédagogique de notre président avant son quasi-avènement. Si quelqu'un a bien mérité de la patrie, certes, c'est lui. Et le temps est passé où M. Ernest Denis voyait surtout en lui « un fin dénicheur de merles » dont, par ailleurs, il déclarait ne goûter point trop la manière. Pour notre humble part, nous nous garderions bien de discuter l'existence patriotique au-dessus de tout éloge du président Masaryk ; simplement nous aurions voulu dire ici quel grand écrivain préside désormais aux destinées du pays et quelle reconnaissance lui doivent toutes les nations slaves et non seulement la nôtre, car ses travaux sur la Russie et la Serbie valent ceux qu'il a voués à sa patrie. Nous souvenir de Vajansky ne nous empêchera jamais, nous, Slovaques, de lui rendre toutes les justices. Et nous espérons bien trouver en lui un sain appréciateur de nos droits à une autonomie fraternelle de celle des Tchèques.

Ces temps nouveaux vont nous apporter forcément une littérature nouvelle. Et ce qui variera plus encore que les formes, ce sera sans doute le fond. Car il faut bien se rappeler que sous la domination autrichienne il était interdit aux Tchèques de tailler les

sujets de leurs drames et romans dans ce qui précisément était la *matière tchèque* par excellence, soit la lutte de la Bohême slave contre le pangermanisme. Quant à ce qui était de nous par rapport aux Hongrois, il ne nous était pas même permis de souffler, à peine de parler notre langue et encore moins de conserver indemnes nos écoles. Je laisse donc complètement de côté le pays slovaque. Mais en Bohême, où il y avait un théâtre national, des éditeurs, des journaux ! Il fallait user de subterfuges pour aborder le problème sacré, le situer dans la Borussie ou la Lusace (*Pad Arkuna, Gero, etc.*), le dissimuler derrière la lutte du peuple contre le Seigneur (*Psohlavci*), ou derrière le combat du Hussite pour la réforme de l'église. Désormais tout cela sera changé. Un livre comme *Mistr Kampanus*, qui déjà fut un acte de courage, pourra être écrit tout autrement. Enfin nous pourrions aussi écrire de complètes biographies de Havlicek, de Smetana, de Palacky et de Rieger. Et nous aurons des drames qui se passeront sous François-Joseph ; des romans qui mettront en scène l'*Omladina*, et surtout, je l'espère, des mémoires, des souvenirs qui retraceront fidèlement l'existence assombrie de la nation pendant ces premières années de guerre qui furent des années de désespoir et de martyre. J'espère, alors, dans l'intérêt de la justice, qu'on saura faire la part de la bonne foi, des bonnes intentions du jeune empereur Charles et de l'impératrice Zita et ne pas les englober dans une réprobation qu'ils n'ont rien fait pour mériter. De plus touchantes victimes n'ont jamais existé des circonstances dont l'héritage était impossible à la meilleure volonté du monde. Or, cette parfaite volonté du bien, nous avons toutes les raisons de croire qu'elle n'a jamais manqué aux jeunes souverains non pas déchus, mais grandis par l'exil.

Sur quoi j'éprouve une certaine vergogne à parler du partage des dépouilles de la maison impériale. Ce chapitre des prises et reprises des œuvres d'art est un des plus déconcertants et délicats qui soient. La thèse du retour désirable des œuvres d'art à leur lieu d'origine est tellement battue en brèche par des questions de propriété, d'honnêteté et de justice ! Et telles œuvres d'art ont fini par perdre la physionomie de leur école natale pour prendre celle du Musée de leur exil. Il faut pouvoir tout étudier partout. Que les Italiens se soient servis sans mesure à Vienne, les ravages et l'exposition de l'Isonzo à Berlin en fournissaient le prétexte.

Mais pour telles reprises de prétexte antérieur où était le bon droit ? La fameuse digue qui rattache Venise à la terre ferme et autres grands travaux d'utilité publique demeurèrent alors, comme disait le prince de Valori, « cadeau impérial ». Et si la France et l'Angleterre doivent trouver aux Musées de Vienne des garanties à leur créances, du moins nous sera-t-il permis de rappeler les droits imprescriptibles de la nation tchèque à une grande partie des trésors de la Maison d'Autriche ; à tout ce qui, depuis les primitifs de l'école de Bohême (Théodoric de Prague), est entré au Musée impérial et ailleurs par l'héritage des rois de Bohême, surtout de la dynastie de Luxembourg ; à tout ce qui provint des châteaux et églises de Bohême, des Hradshany de Karlouvy-Tyn, et du Belvédère de Prague au Belvédère de Vienne et aux collections d'Ambras. La nation a droit sans discussion au total héritage de la Couronne de Bohême et à sa quote-part de l'héritage des empereurs d'Autriche. Pour ne citer qu'eux, les plus beaux Velasquez à Vienne sont marqués au châssis comme provenant des collections de Prague, ce dont je suis en mesure de faire témoigner. Les inventaires d'ailleurs ne valent rien de ces origines.

Les thèmes nationaux rendus pleinement à l'art et à la littérature tchèques, se rend-on compte de ce que cela signifie ? Je ne vois vraiment pas à quelle comparaison en appeler pour bien faire comprendre l'importance d'un tel fait : le droit de mettre en scène sans subterfuges les luttes nationales contre *tous* nos ennemis *naturels*, censés jusqu'ici nos concitoyens dans l'économie de l'Empire et nos frères en un même père. Imaginez une France où tous les ennemis de la France auraient droit à interdire à ses écrivains de parler de la lutte contre eux de la France ; une France où il ne serait permis de mettre en scène rien de ce qui agite le véritable problème de son existence ; où on ne pourrait parler que d'une façon anecdotique par exemple de Jeanne d'Arc, de la formation des Communes, de la Révolution française, de Napoléon... Qu'on ne m'allègue pas la Restauration. Les derniers rois furent pourtant des Rois nationaux et qui eurent l'orgueil et l'amour de la France. Jamais les lettrés français ne furent plus courageuses et la censure plus intelligente à se laisser déjouer que sous la Restauration. Chez nous, Slovaques, ce fut la cloche pneumatique, et chez les Tchèques ce fut la persécution la plus bureaucratiquement mesquine de toutes. Chez nous, nos écri-

vains passaient régulièrement le tiers, la moitié de leur vie dans les prisons hongroises et pour n'avoir rien dit... Ou si peu de choses que l'on peut réellement parler de ces peines formidables comme de prisons *préventives*. Dans un discours électoral mon oncle avait désigné les Hongrois comme un *parti opposé*. Soixante témoins honorables en témoignèrent. Trois, dont un repris de justice, soutinrent avoir entendu « nos ennemis les Hongrois » et cet oncle fut gratifié d'une année de prison politique à Waitzen, dut payer une amende de dix mille couronnes et perdit son mandat de député. Chacun, même Madgyar, convint qu'ils'agissait surtout de casser son élection. — Quant à la surveillance tâtilonne et agaçante qui régnait en Bohême, un seul exemple. A un écrivain en séjour à Prague la revue *Art et Décoration* commanda une fois un article sur l'école d'art appliqué de cette ville. Il fallait, pour la visiter, une permission du ministère (autrichien bien entendu). La permission ayant été demandée, le ministère fit appeler l'écrivain par la police qui l'interrogea sur ses intentions. Par ailleurs ce même écrivain traitant d'art autrichien était cité avec éloge dans les publications du même ministère. Du premier au dernier le roman historique tchèque qui s'occupera de ces années, aujourd'hui déjà singulières, du règne de François-Joseph, devra donner une place prépondérante à un type qui n'a jamais revêtu apparence souffreteuse, humiliée et misérable comme chez nous, le mouchard. En Russie, le personnage était dans l'ordre des choses. Chez nous, c'était plus particulièrement le chien fouetté... Mais il était partout. Et cependant on nous assurait de toutes les « loyautés » du gouvernement. Et la Hongrie, elle, n'avait à la bouche que « sa constitution la plus libérale du monde » et que son « caractère chevaleresque ». Qui racontera jamais, qui même saura à fond l'existence de ce pauvre poète dévoyé qui signa le libretto charmant de la *Prodana Nevesta*, le chef-d'œuvre national de Smetana ? Ainsi la juxtaposition dans la même œuvre du nom du plus grand de nos génies et patriotes avec celui d'un espion ! C'est tout le symbole des temps que nous avons vécu... Où le fondateur de l'Académie tchèque dépensait en œuvres d'utilité publique de l'argent si étrangement acquis, qu'il était obligé à ces dépenses patriotiques pour ne pas encourir la vindicte du souverain ! Et pour finir le souverain se voyait obligé de le décorer ! Ah ! oui... ce furent d'étranges temps ! Et

François-Joseph un peu partout dans ses Etats avait été à une école du mépris qui n'excuse rien, mais qui expliquera peut-être bien des choses.

M. Masaryk a tous les droits à être l'homme le plus populaire de Bohême, puisqu'il fut le plus actif à en servir la cause. Grand penseur, grand écrivain, doué d'un regard clairvoyant, d'un esprit d'observation rigoureusement scientifique, paré du prestige que confère une vie dépensée tout entière au service de la nation et qui connut la menace du martyr, l'exil et la persécution en les êtres qui lui sont les plus chers, il est certes la plus grande figure politique de notre histoire depuis Georges de Podiebrad. L'accession au pouvoir d'un tel homme est une consolation comme elle est une promesse. Puisse-t-il échapper aux dangers du pouvoir, l'intolérance à l'égard de qui ne pense pas exactement comme lui, les décisions précipitées de la colère ou de l'impatience slaves, les suggestions de la flatterie, le manque de souplesse à l'égard des dissidents de sa politique et le manque de tendresse à l'égard du poète ou du rêveur. Sa pratique des Etats constitutionnels, Amérique et Angleterre, autant que son expérience des errements du despotisme russe lui ont fait une trop forte éducation politique pour que rien de pareil soit à craindre. Et le dernier vœu que nous formons pour lui s'adresse à l'écrivain. Puisse-t-il quelque jour trouver assez de loisir, dans une Tchécoslovaquie rendue à la paix et au travail normaux, à sa littérature, à sa musique et à son art populaires comme savants, puisse-t-il y trouver assez de loisir pour écrire ses mémoires. Ils auraient une autre importance encore que ceux de Kaizl !

JANKO CADRA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Pierre Loti : *Les Alliés qu'il nous faudrait*, Calmann-Lévy. — S. Tchernoff : *Les Nations et la Société des Nations*, F. Alcan. — Zdenko Mozavec : *L'Italie et les Yougo-Slaves*, Lang, Blanchong et C^{ie}, rue Rochechouart. — Achille Viallate : *Les Etats-Unis d'Amérique et le conflit européen*, F. Alcan. — Divers : *Les Droits nationaux des Juifs en Europe orientale*, Beresniak.

Les Alliés qu'il nous faudrait, d'après M. Pierre Loti, ce sont naturellement ces « pauvres Turcs » qui « nous restaient fidèles » depuis François 1^{er} et que nous avons « insultés » en les accusant « de commettre les pires horreurs... alors même qu'il était prouvé par cent commissions internationales que les tortion-